

1

La famille

« Il n'y a qu'un aventurier au monde, et cela se voit très notamment dans le monde moderne : c'est le père de famille. »

Charles PÉGUY, *Dialogue de l'histoire
et de l'âme charnelle*

PAUL MARCUS : L'approche de l'histoire se fait toujours pour un enfant ou un adolescent, par l'histoire de sa propre famille. Alors, Henri Caillavet, un dictionnaire des parlementaires dit que vous avez une double ascendance : provençale et gasconne.

HENRI CAILLAVET : Vous m'invitez et j'accepte à parcourir le grenier de ma mémoire, le jardin de mes souvenirs. Maman était provençale, c'était une personne cultivée pour l'époque puisqu'elle connaissait la broderie, la tapisserie, le chant, la musique et qu'au demeurant, elle avait même quelques notions de latin. Alors que papa, gascon, est un roturier. C'est un homme simple qui deviendra par

la suite cultivé parce que cet autodidacte a un besoin de lecture exceptionnel. J'ai donc été élevé par un couple harmonieux : maman très vive d'esprit, papa, rigoureux, et il a été d'ailleurs le meilleur compagnon de ma vie. Mais si je me souviens bien, dans ma jeunesse, alors que mes parents étaient assez fortunés, marchands drapiers, je dois à la vérité, dire que j'ai été élevé avec sévérité. L'honneur pour mon père était une obligation, un impératif intransgressable. L'école était le lieu de la formation de l'enfant

P. M. : Vous étiez en fait à l'école républicaine ?

H. C. : J'étais à l'école laïque. Papa était d'ailleurs président des amicales laïques. Il était vénérable de la loge d'Agen, et maman était rationaliste et déjà suffragette.

P. M. : Votre père a été un grand voyageur, ce qui vous a ouvert sur des horizons extérieurs, chose rare à l'époque ?

H. C. : Oui, papa était véritablement un aventurier, avant son mariage. C'était un nomade, il avait été contraint de quitter sa famille par suite de différends avec mon grand-père, et il s'était embarqué avec un nommé Sabatier sur le premier bateau en partance de Marseille. Il avait rejoint cette grande cité d'abord en calèche, puis le train, et ce bateau partait pour le Maroc. Ils prirent l'un et l'autre des billets de pont et l'amarre fut levée. À ce moment-là pour pouvoir dormir et surtout se nourrir, monsieur Sabatier et mon père proposèrent leurs services au cuisinier et dans ces conditions, ils eurent une traversée heureuse. Le bateau

ne pouvait pas arriver jusqu'au port, il y avait une darse. Papa a donc débarqué à Casablanca. Il ne parlait pas le marocain, il n'était pas islamiste, il avait juste les connaissances d'un certificat d'études ; mais il avait une aptitude extrêmement féconde pour les dialectes locaux. Il parlait très bien le patois, il parlait convenablement le français et il s'adaptait au pays dans lequel il se trouvait. Et c'est ainsi que peu à peu, avec monsieur Sabatier qui, lui aussi, était un homme avisé, un gascon, ils ont créé une série de petites entreprises, vendant ici des bibelots, achetant ailleurs un tapis pour revendre ensuite de la porcelaine. Quittant le Maroc, rejoignant l'Algérie, et par la suite la Tunisie qui était à cette époque sous protectorat, il dépasse la Lybie. À Constantinople, il obtient du sultan Abdulhamid II – le sultan rouge – une lettre de recommandation et le voilà cette fois, un an et demi après à Braïla et à Galatz, deux grandes villes roumaines où tous les deux vont monter deux maisons de commerce.

P. M. : Ils sont donc dans un pays très francophone ?

H. C. : Pays francophone, les Roumains parlent français. Aux échelles du Levant, il a rencontré des prêtres, des pères blancs, des jésuites. Il a eu beaucoup de viatiques à sa disposition parce qu'il est jeune, il a 16 ans ou 17 ans à peine, et monsieur Sabatier en a 25 ou 26. C'est un « couple » un peu nomade, mais charmant, intelligent, pratique, bref, ils arrivent à vivre dans des conditions très convenables et tout au moins honnêtes. Papa, après cela va quitter monsieur Sabatier parce que celui-ci rentre en France et il reste seul en Roumanie. Et là, il fréquente la

femme d'un copte. Il est catholique par l'obligation familiale bien que mon grand-père fut certainement un athée et pour pouvoir faire la cour à la femme de ce prêtre, il accepte d'être baptisé de l'Église copte. Et le voilà, papa, avec un double certificat religieux. C'est à cette époque qu'il se lie d'amitié avec un musulman qui commercialisait avec la Russie des tsars et qui, légalement, pouvait accompagner les caravanes jusqu'à Samarkand, ville interdite. Il convainc mon père de suivre une caravane. Et papa, évidemment, ne connaissait pas le langage des Russes, il ne connaissait pas le yidish, ne connaissait pas la langue traditionnelle. Mais il s'adapte et dans une sorte de patois local, il accompagne cette caravane vêtu d'une djelaba. Il est au milieu, des chameaux, des musulmans et des commerçants. Il est le seul Français et ils arrivent ainsi jusqu'à Samarkand. On doit se trouver aux environs de 1894-1895, il est ébloui mais il ne peut pas trop sortir parce qu'il craint à tout moment d'être arrêté. Il est quand même un Européen et je crois qu'il reste à ce moment-là trois semaines à Samarkand. Puis, il redescend avec la même caravane qui apporte cette fois des produits autres que ceux qu'elle avait emmagasinés. Il revient à Braila, et à ce moment-là, évidemment, il ne peut pas ignorer qu'il est obligé de faire son service militaire. À l'époque, il n'y a pas le téléphone, il n'y a pas de courrier et il va au consulat pour savoir quelles sont les conditions et les obligations militaires. On lui dit qu'à partir de l'âge de 18 ans il doit être soumis à la loi des drapeaux. Et voilà mon père qui dit : « Dans ces conditions, je vais revenir en France. » Il va donc revenir en France où il gomme tout ce passé.

Un peu nostalgique, il est de retour. Faisant son service militaire d'abord à Auch puis ensuite à Albi, comme il a une certaine habileté manuelle, il donne quelques pansements et aussitôt on en fait presque un infirmier. Mon père est avec un brassard d'infirmier alors qu'il est deuxième classe. Mais le service militaire est de trois ans, il l'accomplit avec scrupule mais évidemment quand on lui demande s'il veut « rempiler » mon père qui est épris de liberté s'y refuse. Et de fait, à ce moment-là, il envisage de nouveaux départs mais cette fois dans une direction différente. Il va d'abord aller en Belgique, il ira en Hollande, en Suède, en Finlande et puis il reviendra par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et sera de retour un an et demi après, travaillant pour une grande entreprise de fourrures Révillon. Et là il négocie. Et il repart. Et au moment où il allait repartir, une aventure singulière survient : mon grand-père maternel vient de perdre sa femme que je n'ai pas connue, et à cette époque, maman est jeune, elle a, je crois, 17 ans. Papa a 31 ou 32 ans. Il connaît le père de maman, monsieur Caubet. Il ne l'ignore pas, ils se voient quand il revient à Agen. Après ses voyages, il vient faire une halte, tout le monde l'admire : c'est l'homme du lointain. Et c'est vrai qu'il sent à la fois le souffre, le cambouis et le goudron, c'est un homme d'aventures. À ce moment-là mon grand-père lui dit : « Tu devrais te marier avec ma fille. » Mon père est tout étonné parce qu'il y a deux filles : il y a ma tante et il y a maman. Et à ce moment-là, mon père lui dit : « Mais laquelle ? » Et mon grand-père lui répond presque d'une manière cynique : « C'est la plus jeune parce que si tu ne l'épouses pas, si je ne la marie pas, je la mets au couvent

pour qu'elle achève ses études.» Mon père retrouve maman qu'il avait connue enfant, avec laquelle il avait joué, bref, il n'était quand même pas un inconnu pour elle et tout étonné il lui dit : « Mais tu sais ce que m'a dit ton père ? » Maman est surprise sans trop le montrer et il lui dit : « Il m'a demandé de t'épouser. » Et maman qui pense au couvent se précipite dans ses bras, et lui dit : « Je t'aime ! » Je pense qu'elle l'aimait parce que c'était un homme d'envergure. Maman était assez fluette et menue, tanagra ; papa était un colosse, 1,84 ou 1,85 mètre, sans doute 100 kg. Maman se blottit dans ses bras comme un oiseau qui retrouve un nid. Effectivement, il va donc se marier avec ma mère, il ne sympathise pas avec sa belle sœur avec laquelle on aurait peut-être pu également le marier car c'est une époque singulière où une enfant appartient au père qui, en quelque sorte, la marie. Heureusement que maman aimait papa et que papa aimait passionnément maman, ils ont vécu très longtemps ensemble, c'était un couple extrêmement attentif à tous les besoins de la vie, lui très respectueux de ma mère, maman passionnée par lui. Ils ont été pleinement heureux.

P. M. : Par votre père, en particulier, vous vivez l'histoire, et je dirais même la géographie ?

H. C. : Oui, un peu.

P. M. : C'est tout de même presque un tour du monde à une époque...

H. C. : Oui parce que ce que je ne vous ai pas dit, c'est qu'au moment où il rencontre mon grand-père, à l'occa-

sion, puisqu'il est à Agen au repos, il devait rejoindre Yokohama. C'était en été. Il travaillait pour Révillon. Il était sur le départ et c'est à ce moment-là que se situe cette situation paradoxale de mon grand-père qui lui propose le mariage de sa fille et que papa l'accepte. Alors à ce moment-là évidemment il ne part plus et il amarre son bateau au bord de la Garonne.

P. M. : Voilà pour votre père. Naturellement votre mère suivra vos études, à l'école communale républicaine, puis au lycée Bernard-Palissy.

H. C. : Je passe mon certificat d'études, on me fait passer l'examen des bourses pour voir si je suis capable de présenter un examen autre que le certificat, je suis reçu et je viens au lycée.

P. M. : Votre scolarité ?

H. C. : Je n'ai pas été un très brillant élève.

P. M. : Vous étiez plutôt comment ?

H. C. : J'étais tantôt dans les dix premiers, d'autres fois dans les dix derniers, selon mon humeur. Je n'étais pas constant dans le travail. J'arrivais à comprendre quelques fois, d'autres fois je faisais semblant d'avoir compris mais je n'avais pas su ce que disait le professeur. En amont, je n'étais pas ce qu'on appelle un élève remarquable, mais j'étais remarqué. J'étais assez « chahuteur ».

P. M. : Vous l'avez toujours été, même au Parlement.

H. C. : Oui, c'est un peu dans ma nature.

P. M. : En revanche, quand vous allez à Toulouse, à l'université, les études vous passionnent, vous plaisent. Là, vous allez passer toute une série de diplômes brillamment.

H. C. : Oui mais dans des conditions également tout à fait étranges.

P. M. : Racontez-les.

H. C. : Je pars à Toulouse pour être médecin. Mon père me dit : « Tu dois être médecin. » Et comme c'est une époque où l'on écoute quand même les parents, que les études de médecine ne me déplaisent pas *a priori*, j'accepte et je rentre à Toulouse au PCN (physique, chimie, histoire naturelle). Et le hasard fait que les professeurs de médecine nous emmènent à Toulouse à la Grave et, pour comble d'infortune, on me fait rencontrer une personne malade qui a une fistule épouvantable et la deuxième personne un flegmon des amygdales, affreux. L'odeur du chloroforme, l'odeur nauséabonde de l'hôpital, cette chaleur moite, fait que je dis : « Je ne pourrai jamais être docteur. » J'en informe mon père. C'est une époque facile, nous sommes en novembre. Il me dit : « Si tu ne veux pas être médecin, pourquoi pas ? Alors tu seras avocat. » Et comme je suis un garçon assez docile à ce moment-là, respectueux des jugements de papa, je dis : « Je serais avocat. » À ce moment-là, j'ai rencontré le professeur Vladimir Jankélévitch et comme dans ma tête je voulais faire une licence de lettres, et notamment de philosophie, je comprends que je peux mener à la fois le droit et la philosophie et j'acquiesce.